

LE FRANC-OBSERVATEUR.



DE LITTÉRATURE ET DE BEAUX-ARTS.

Palma de Majorque.

N° 2.

12 JUILLET, 1849.

GLOIRES D'ESPAGNE.

La Reddition de Grenade.

(IMITÉ DE L'ESPAGNOL.)

(Suite.)

En ce moment arrivait à son secours son époux suivi d'un grand nombre de chevaliers à peine vêtus, mais armés, soupçonnant que ce désastre pouvait être quelque nouvelle perfidie de la part des ennemis. Le premier soin du roi fut de mettre les troupes en sûreté et d'en détacher ensuite une partie en observation afin de prévenir les conséquences funestes qu'aurait pu avoir, en cette occasion, une attaque des maures. On ne laissait pas d'attribuer aux infidèles la cause de l'incendie qui, selon toute apparence, ne fut occasionné que par la négligence d'une des dames de la reine. Quoiqu'il en soit, longs et multipliés en furent les commentaires. Et parmi les gens peureux ou visionnaires il s'en trouva qui assurèrent, positivement, avoir vu un cavalier, armé de pied en cap, s'approcher aux limites du campement, lancer au milieu des tentes une flèche enflammée, disparaître aussitôt et s'évanouir dans les ombres de la nuit. On pouvait, à la lueur sanglante de l'incendie, distinguer parfaitement les maures et voir étinceler leurs armes sur les remparts de Grenade. Mais, soit qu'ils fussent aussi surpris que nous de ce spectacle et qu'ils craignissent quelque stratagème; soit qu'ils comptassent beaucoup plus pour leur défense sur l'appui de leurs murs plutôt que sur l'impétuosité de leur courage, il est certain

qu'ils demeuraient immobiles et n'avaient pas l'air de songer à profiter de l'épouvantable confusion qui régnait alors dans le campement chrétien. L'incendie, un moment languissant, avait pris, peu après, une violence extraordinaire. Semblable à un volcan qui vomit des torrens de laves embrasées et qui, des collines environnantes, descendent impétueuses, courent dans les plaines et jusqu'aux endroits les plus éloignés; de même ses flammes dévorantes se propagèrent de lieu en lieu avec une épouvantable rapidité. Rien ne fut épargné. Depuis la tente royale jusqu'à celle de l'humble soldat; meubles, tapisseries, riches bijoux, objets précieux, en un mot, tout devint la proie de cet impitoyable fléau qui, favorisé par un vent frais, élevait dans les airs une colonne enflammée et semblait, illuminer, d'une façon railleuse, la destruction et la ruine qui marquaient son passage.

Le lendemain il ne restait déjà plus dans tout le campement qu'une couche de cendre recouverte, par-ci, par-là, de métaux fondus, de casques et de cuirasses calcinées, et sur ces tristes restes, une multitude de braves guerriers, debout, appuyés sur leurs armes et stupéfaits encore de ce désastre qui leur semblait un mauvais augure. Le roi Ferdinand visita ses troupes et voyant l'abattement dans lequel elles paraissaient plongées, s'écria tout-à-coup avec enthousiasme:

— Soldats: les infidèles qui ne sauraient nous vaincre loyalement avec le fer, ont eu recours aux flammes pour nous exterminer; mais ils ne savent pas que ces flammes sont la torche anticipée de notre triomphe et qu'elles ne feront qu'augmenter votre constance et votre courage! Qu'importe que le feu ait triomphé de tous ces effets, s'il nous reste encore nos épées et nos lances pour conquérir Grenade!

Selon les désirs de la magnanime Isabelle il fut érigé sur le lieu même qu'occupait le campement une ville, dans le dessein de ne point abandonner cette position jusqu'après la prise de la capitale des ennemis. Chacun rivalisa, à cet effet, de zèle et d'énergie. En peu de temps les maures, surpris, purent contempler du haut de leurs murailles, non plus une multitude de tentes symétriquement rangées, mais des édifices d'une solide construction, des rues bien régulières et des remparts autour de cet asile nouveau.

Tel est le village qui subsiste encore sous le nom de *Sainte Foi*. Toute l'armée eût souhaité qu'il porta celui de la reine, mais elle, aussi modeste que pieuse, n'en choisit pas d'autre en mémoire de la cause glorieuse qu'ils défendaient.

III.

Pendant la nuit du 1^{er} janvier de l'an 1492, il s'organisait à la hâte à la lueur de flambeaux, tout près des murailles, nouvellement construites, de *Sainte Foi*, une expédition militaire. Un brillant escadron d'hommes d'armes, n'attendait déjà plus que le signal du départ, ce qui n'eut lieu qu'après la sortie des chefs et des personnages qu'il devait escorter. Les personnages étaient remarquables autant par leur rang élevé que par leur renommée. Là étaient le grand Cardinal d'Espagne, le Maître de l'ordre de St.-Jacques, le célèbre Comte de Teudilla, D. Inigo Lopez de Mendoza, nommé gouverneur de l'Alhambra, et le religieux Hernando de Talavera, confesseur de la reine Isabelle, le même qui répondit un certain jour, lorsqu'on lui offrait d'être évêque, qu'il ne le serait que de Grenade. Espèce de prophétie qu'on pouvait déjà regarder comme accomplie.

Les seigneurs portaient avec eux trois enseignes vénérées : la croix primatiale, emblème du catholicisme, l'étendard des rois de Castille et la bannière de l'ordre de St.-Jacques. Ces enseignes étaient placées au centre de la brillante et nombreuse escorte qui, leurs chefs en tête, partit aussi impatiente que joyeuse. Le jour tant désiré, après huit siècles d'espérances, allait donc, enfin, apparaître. Il était réservé aux troupes de Castille et de Léon de planter, les premières, leurs drapeaux sur les derniers boulevards des maures en Espagne et les en chasser définitivement. L'orgueilleuse Grenade avait déjà perdu ses plus intrépides guerriers, et sans espoir de secours ouvrait-elle ses portes aux vainqueurs. La capitulation avait été accordée, et l'escorte, que nous avons dit, qui s'anticipait à prendre possession et à fixer ses étendards sur l'Alhambra, n'était que l'avant-garde de l'armée chrétienne qui, ce jour-là, devait, selon il était convenu, faire son entrée dans la ville.

(La fin au prochain numéro.)

L'HISTOIRE DE MAJORQUE.

DANS quel embarras ne se trouverait-il pas plongé, l'écrivain qui chercherait à former, à présent, une histoire de notre île ! On croira, sans doute, que je veux exagérer ? point du tout. Donnez-vous la peine, si la patience en vous est une vertu, après avoir parcouru les *Crónicas* de Carbonell, Desclot, Miedes et Tornamira ; les *Noticias históricas de Mallorca*, par Binimelis ; l'*Historia general del reino Baleárico*, par Dameto ; l'*Historia de Mallorca*, par Mut ; la même, continuée par Alemañy ; les *Glorias de Mallorca*, la *Flora Baleárica*, par B. Serra ; la *Lloseta ilustrada*, par le capucin Cayetano de Majorque ; les *Anales de Mallorca*, l'*Episcopologio Majoricense*, l'*Historia de la villa de Lluchmayor*, l'*Historia de las ermitas de Mallorca*, les *Enmendaciones de las equivocaciones*, que commirent les historiens Binimelis, Dameto, et Mut, la *Compendiosa relacion de los héroes mallorquines*, les *Cuatro persecuciones de Raimundo Lulio*, les *Misceláneas de cosas curiosas relativas á Mallorca*, les *Noticias históricas de Mallorca*, les *Noticias de las antiguas alquerías ó posesiones de Mallorca*, par Terrasa ; la *Descripcion de las islas Pithyusas y Baleares*, par Vargas Ponce ; l'*Histoire de l'île de Majorque*, par Mr. Armilly ; le *Descubrimiento de la aguja náutica por Raimundo Lulio y disertaciones sobre algunos puntos históricos de Mallorca*, par A. R. Pascual ; la *Compilacion de noticias históricas relativas á la isla de Mallorca*, par G. Cladera ; les *Memorias históricas sobre el castillo de Bellver*, la *Descripcion histórica y artística* du même château, les *Memorias históricas sobre los conventos de Santo Domingo y San Francisco de Asis de Palma*, les *Cartas históricas artísticas sobre los edificios de la Lonja y Catedral de la même ville*, par G. M. de Jovellanos, et bien d'autres parmi nos anciens auteurs et écrivains étrangers, de lire, supposé qu'il vous reste encore une grande dose de patience : les *Memorias para servir á la historia eclesiástica, general, política de la isla de Mallorca*, les *Cartas históricas críticas sobre los sitios que ocuparon las colonias de Palma, Pollenza y Sineu, en la época que los romanos dominaron la isla de Mallorca*, le *Diccionario histórico-artístico de los profesores de las bellas artes en Mallorca*, le *Memoria del levantamiento de los comuneros mallorquines*, le *Memoria sobre los adelantos que hizo en Mallorca la cosmografía y la náutica en el siglo XIV*, le *Panorama óptico-histórico-artístico de las islas Baleares*, par D. Antonio Furió ; les *Observacio-*

nes geológicas sobre las islas Baleares, l'*Ensayo sobre algunas monedas fenicias halladas en las islas Baleares*, par le chevalier La-Marmora; les *Noticias histórico-topográficas de la isla de Mallorca*, la *Memoria biográfica de los mallorquines que se han distinguido en la antigua y moderna literatura*, les *Pobladores de la isla de Mallorca*, l'*Orígen, vicisitudes y estado actual de la literatura en la isla de Mallorca*, l'*Orígen, progreso y actual estado de la agricultura, artes y comercio en la isla de Mallorca*, le *Diccionario histórico-geográfico-estadístico de las islas Baleares*, le *Memoria sobre la cria de las abejas en la isla de Mallorca*, par un chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, membre de toutes les sociétés savantes; les *Varones ilustres de Mallorca*, par l'antérieur et D. Ramon Medel, le *Guia histórica y monumental de Palma de Mallorca*, en projet, par les mêmes; le *Voyage à l'île de Majorque*, par monsieur Laurens; *Un hiver à Majorque*, par George Sand; les *Recuerdos y bellezas de España* relatives à Majorque, par D. P. Piferrer; le *Cicérone français à Palma de Majorque*, par votre serviteur; le *Viage á la isla de Mallorca*, par D. J. Cortada; le *Memoria sobre el orígen y progresos de la botánica en Mallorca*, par D. E. Pi; les *Forenses y Ciudadanos*, par don J. M. Quadrado; les *Reyes de Mallorca*, par un auteur anonyme; le journal *El Historiador Palmesano*, et un grand nombre de journaux qu'il serait trop long d'énumérer, sans compter, aussi, les *Cartes géographiques et itinéraires de l'île de Majorque*, et les *plans* de sa capitale... Et maintenant, dites-moi s'il est possible d'en dire davantage? S'il est sur la terre un point quelconque qui ait un extrait de baptême mieux légalisé? si Homère, Plutarque, Tite-Live, Pline, Mariana, Miñana, Rollin, Vertot, Anquetil, Herrera, Toreno, San Miguel, Segur, Guizot, Thiers, etc. malgré tout leur génie ne demeureraient-ils pas à présent, entre-nous, piteusement, les bras croisés? Car vous le voyez, il n'est pas de monument, de souvenir pour petit et reculé qu'il soit, pas de pierre, pas de place, pas de sentier, pas d'arbre, pas de fleur, pas d'homme qui n'ait trouvé son chantre. Ici toute chose a sa chronique-biographique-archéologique-géologique-numismatique. On voit insensiblement se former la pierre, grandir, s'extraire de sa carrière, la travailler, lui donner une forme, la vie; se présenter grossière du sein de la nature pour briller ensuite majestueuse au regard ébloui de l'artiste curieux... et ainsi de tout le reste. Il n'est pas de dominateur que nous ne connaissions presque personnellement. Grecs, phéniciens, romains, arabes, tous les héros qui exercèrent ici quelque pouvoir, avant l'arrivée

du conquérant Jacques I, sont pour nous autant d'amis que nous avons coudoyés, salués, connus, traités, avec qui nous nous sommes promenés ensemble, mais qui n'ont fait que passer comme tout passe ici-bas.

Je ne dirai rien de notre dernière conquête, célébrée, dit-on, en limousin par le héros et traduite en latin par Marsilio et chantée, depuis, vulgairement dans tous les tons. Seulement j'observerai qu'il est fâcheux que les antiques historiens n'aient pas consigné dans leurs annales le nombre de poils qui restèrent dans la main du vainqueur lorsqu'il saisit furieux, à son entrée en cette capitale, la barbe du souverain musulman; car certain scrupuleux antiquaire aurait pu alors, en ayant étudié et analysé les diverses nuances, nous faire connaître plus positivement le caractère et la physionomie de ce personnage. Quoiqu'il en soit; nous voyons, nous suivons pas-à-pas vainqueurs et vaincus se disputer, avec acharnement, quelques pouces de terrain; nous contemplons les évolutions, les embûches, les regards, le courroux qui animaient chaque soldat; l'impatience des combattans, leurs tournures, la couleur de leurs habits, le désordre, la fuite; nous entendons distinctement les plaintes des jeunes filles, les gémissemens des femmes et des vieillards, les cris aigus des enfans à demi-morts d'épouvante: nous participons de la joie, des fêtes, de la gloire des conquérans, de la honte des vaincus...

Enfin, rien ne manque à cet épisode sanglant et heureux, à cette page brillante de notre histoire! Eh bien, je vous le demande encore une fois, tout n'a-t-il pas été infiniment exploité? Que reste-t-il donc à faire à l'historien nouveau? Rien: se taire ou compiler, et en compilant ne fera-t-il que remettre au jour ce qui depuis long temps jouit d'une fort bonne existence. Il faudrait pour plaire au lecteur exigeant et rassasié, un bouleversement, un petit cataclysme, quelque chose qui se ressentit un peu de la prédiction de Saint-Vincent Ferrer. Et nous verrions accourir aussitôt, toujours dans la supposition que quelqu'un eût survécu à une semblable catastrophe, une moderne peuplade, peu-à-peu se dresser un bourg, surgir une ville, s'élever une capitale, en sortir des auteurs, ça ne manque jamais, qui nous raconteraient tristement en prose et en vers, en chansons et en ballades, en complaintes et en légendes, outre son histoire passée avec toutes ses péripéties et incidens, la présente qui, s'ils cherchaient à nous rappeler minutieusement le souvenir de chaque pierre et de chaque lieu, ne laisserait point d'en faire bientôt une suite assez volumineuse; on formerait des souscriptions, on organiserait des cabinets de lecture, et dans peu nous aurions au moins de quoi nous occuper. Nous apprendrions de nouveau l'histoire, il vien-

draient des voyageurs qui rempliraient leur album de notes et de croquis; Majorque se régénérerait à la voix de tout étranger, moins à celle de George Sand, et pour cause, et notre île parfumée, qu'on dirait un joli bouquet, furtivement, échappé des mains de quelque vierge des cieux et flottant sur les eaux, acquerrait, peut-être, de plus beaux titres à la reconnaissance de l'artiste, et son malheur passé ne rendrait que plus intéressante sa gloire à venir. Ce qui doit nous consoler, c'est que nous sommes à la veille de quelque chose d'extraordinaire et les convulsions, où se débat notre pauvre monde, en amèneront, peut-être l'agonie, et puis...—Mais d'ici, là? Ah! voilà le hic! d'ici, là, nous plaindrons sincèrement du plus profond de notre cœur, l'embaras de tout écrivain qui voudra tracer une nouvelle Histoire de Majorque.

J. C.



Le baiser d'une mère.

Oh! viens, viens, toi que je chéris,
Viens, mon enfant, sèche tes larmes!
Quoi! la misère où tu languis
Est la cause de ces alarmes?
Mais n'as-tu pas, toi, nuit et jour
Même au milieu de ta détresse
Le sur abri, le tendre amour
De ta mère qui te caresse?

Pleure, plutôt, sur l'orphelin,
Qui, malgré sa couche moelleuse,
N'a pas d'une mère la main
Pour fermer sa paupière, heureuse!
Et s'il s'éveille, à son regard
Rien ne sourit avec tendresse,
Tandis que toi, quoique à l'écart,
Ta mère accourt et te caresse!

Pauvre petit! d'un tel bonheur
Il n'en sut jamais le langage!
Il est comme toi d'un bon cœur,
Il a, comme toi, le même âge.
Et vous versez tout deux des pleurs,
Toi de besoin, lui de tristesse;
Car il n'a pas, dans ses douleurs,
Une mère qui le caresse!

Ne pleurez plus, pauvres enfans!
Le Ciel a pour vous une place,
Un doux écho pour vos accens,
Un remède aux maux, efficace,

Un regard qui soutient toujours
De l'innocence la faiblesse,
Des fleurs pour embellir vos jours,
Et d'une mère une caresse!

Jaume Cabanellas.

OBSERVATIONS.

Si tous les écrivains français qui ont daigné s'occuper des mœurs et de l'histoire d'Espagne, y compris A. Dumas, s'étaient dit comme Pigault-Lebrun: la vérité, toujours la vérité, rien que la vérité; et avaient eu la même idée de ses usages que Mr. Gustave d'Alaux l'a de sa politique, comme on peut le voir par son écrit paru dans la Revue des deux Mondes, intitulé: L'Espagne depuis la révolution de Février, sans doute, cette nation n'aurait-elle pas tant d'erreurs à déplorer de la part de ses voisins, et tout lecteur qui, n'a pu s'assurer des faits sur les lieux, mêmes, aurait une meilleure opinion des coutumes espagnoles. Peut-être, soyons francs, les espagnols sont-ils encore loin de pouvoir soutenir le parallèle avec la fine courtoisie de leurs détracteurs, mais à coup sur, ceux-ci, ne les gagneront pas en noblesse de sentimens.

— Nous avons vu avec plaisir l'apparition du journal littéraire le Tio Tararira, et, d'après son programme, il se propose de critiquer avec justice, d'être impartial, c'est la mission de tout écrivain, et surtout de démasquer les manèges de certain auteur, soi-disant, majorquin, dont l'effronterie avait déjà dépassé toutes les bornes de la bienséance. Il est certain que si l'analyse en est faite avec soin chaque chose retournera aussitôt à sa place, comme dans l'oiseau de la fable, et mon pauvre pédant demeurera coi, le nez en l'air, les yeux hagards, la barbe ébouriffée, la canne, à pommeau d'or, sous le bras, les mains dans la poche, un tas de papier, qu'il noircit autrefois, blanc à ses pieds et sa plume mal taillée, derrière l'oreille... Il était temps que Palma littéraire secoua sa torpeur et rendit à César ce qui est à César.

— Par une cause indépendante, dit-on, de la bonne volonté des amateurs de notre Lycée, l'opéra Hernani a été ajourné jusqu'au mois de Septembre prochain. Sans doute, les dilettantis s'en prendront de ce retard à la trop grande chaleur qui règne à présent dans toutes les réunions.

— A cette même chaleur devons-nous attribuer, aussi, le vide que nous remarquons dans notre théâtre, naguère si concouru. En attendant l'entreprise nous promet, pour très-incessamment, le drame à spectacle, représenté avec tant de succès à Paris, intitulé: Les chiens du mont St. Bernard. On parle aussi de la comédie magique: La pata de cabra.

— La dernière représentation équestre-gymnastique a satisfait quelque peu les exigences du public. Il a applaudi avec justice. On annonce, pour dimanche prochain, la grand-scène mimique de Mazzepa. Nous souhaitons que les efforts de cette troupe parviennent à effacer le souvenir qu'y laissa celle de Mr. Paul, lors de son passage en cette ville.

CHARADE.

Mon premier, métal précieux!
Corrompt par son pouvoir la plus noble existence.
Mon dernier, habitant des Cieux,
Commis à notre garde, en soutient l'espérance.
Mon entier, fruit délicieux!
Rend notre souvenir assez aimable en France.

Le mot de la dernière charade est drapeau, où l'on trouve drap et eau.

IMPRIMERIE DE MR. PHILIPPE GUASP.